

LA SAVOIE

Littéraire & Scientifique

REVUE TRIMESTRIELLE

PUBLIÉE

Sous le patronage de l'Académie de Savoie

15^e ANNÉE — 1920 — 2^e TRIMESTRE

SOMMAIRE

Chanoine BURLET. — *Procès-verbal de la Séance publique
du 18 Novembre 1920.*

Henry BORDEAUX. — *Discours de réception.*

Emmanuel DENARIÉ. — *Réponse à M. Henry Bordeaux.*



CHAMBERY

IMPRIMERIES RÉUNIES, 3, RUE LAMARTINE

1920

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 02729576 6

7589

Abonnements à « La Savoie Littéraire et Scientifique »

Abonnement pour l'année : 5 fr. — Le N° : 1,50 c.

On peut s'adresser à M. FÉLIX-NAIX, secrétaire-copiste de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la Savoie, 5, rue du Château, à Chambéry, ou à la Librairie Dardel, rue des Portiques, Chambéry.

LA SAVOIE

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Procès-verbal de la Séance Publique du 18 Novembre 1920

Chambéry ne peut avoir la prétention de rivaliser avec Paris, ni l'Académie de Savoie avec l'Académie française ; cependant, la réception de M. Henry Bordeaux eut une splendeur peu commune dans ce cadre magnifique du Château, au milieu d'une assemblée nombreuse et distinguée, au premier rang de laquelle siégeaient Mgr l'Archevêque, M. le Préfet, M. le Général Madelin, commandant le groupe fortifié de la Savoie, M. l'Inspecteur d'Académie, M. le Maire de Chambéry.

L'Académie était représentée par un grand nombre de ses membres effectifs : MM. Arminjon, Briot, Cochon, Maurice Denarié, Dullin, le comte Fernex de Mongex, le comte Amé d'Oncieu de la Bâtie, Pérouse, Mgr Pillet, Révil et le chanoine Burlet, Secrétaire-adjoint, remplaçant M. d'Arcollières, retenu au loin, à son grand regret. Nous remarquons aussi non loin d'eux : le P. Bouchage, membre effectif non résidant ; Mgr Costa de Beauregard, MM. Bertin et Falcoz, membres agrégés ; MM. Ailloud, le chanoine Maillet, vicaire général, Amédée Mareschal, Mgr Marin, les abbés Combaz et Tallon, membres correspondants ; M. le Marquis de Vaulserre, de l'Académie Delphinale ; M. le Dr Laissus, Président de l'Académie de la Val d'Isère.

M. le Président ouvre la séance en adressant un chaleureux merci aux Autorités départementales qui ont bien voulu mettre à la disposition de l'Académie, pour la circonstance, la salle du Conseil Général, parfaitement aménagée par les soins de M. l'Architecte départemental. Avant de donner la parole au récipiendaire, il lui exprime un premier souhait de bienvenue au nom de cette capitale de la Savoie qui a toujours su distinguer les mérites solides et qui reconnaît en M. Henry Bordeaux un de ses fils spirituels, lié, comme il l'a été dès sa jeunesse, à la société chambérienne par des souvenirs et des relations qui ne peuvent s'oublier.

C'est aussi par un hommage délicat à la Savoie que débute M. Henry Bordeaux, en évoquant les personnages dont la haute physionomie morale a conquis son admiration : tels les Guillard, les Borson, les Gabet. Libre du choix d'un sujet pour son discours de réception, l'éminent écrivain a jeté les yeux sur un sujet très historique, mais qui a tout le piquant d'un roman : il est emprunté au xvi^e siècle, l'époque la plus romantique de notre histoire. Il s'agit de Jacques de Savoie, 2^{me} duc de Savoie-Nemours, branche cadette des princes de Savoie, issue de Philippe-sans-Terre, 7^e duc de Savoie. Comme pour beaucoup de princes de son temps, la vie de Jacques de Savoie se partage entre les péripéties des guerres et les intrigues galantes. Sa carrière fut particulièrement brillante : car Jacques II est le héros de la *Princesse de Clèves*, le célèbre roman de Mme de la Fayette ; et Brantôme, le chroniqueur de la chevalerie galante, le proclame *la fleur de la Chevalerie*. Après une éducation assez variée, le jeune prince est reçu à la cour de François I^{er} et jeté presque immédiatement dans les combats contre les armées de Charles-Quint ; à 15 ans, il se distingue au siège de Boulogne ; depuis lors ses prouesses militaires se multiplient surtout au service de la France. En narrant avec art les exploits de son héros, l'orateur fait revivre sous nos yeux la cour si brillante et si légère des Valois, puis il nous

ramène en Savoie à l'occasion du mariage de Jacques de Savoie et d'Anne d'Este, célébré au château féodal d'Annecy, dont il nous fait une description saisissante, pleine de couleur et de vie. Cette union devait être troublée par un procès intenté à Jacques de Savoie par Françoise de Rohan, séduite et abandonnée avec son enfant par ce Don Juan. Nous entendons, non sans quelque appréhension, le récit pittoresque des phases successives de cette procédure peu flatteuse pour le héros et qui nous laisse entrevoir la corruption des mœurs de cette époque. La dernière partie du discours est consacrée au testament du prince : en face de la mort, Jacques de Savoie retrouve toute la lucidité de son bon sens éclairé par l'expérience : son testament est en même temps un résumé des préceptes moraux pour l'éducation des princes et un bréviaire militaire où se trouvent consignées avec précision des règles de tactique militaire qui ne détoneraient point à côté des œuvres militaires modernes les plus autorisées.

Le Président de l'Académie répond au Récipiendaire. Il relève d'abord avec humour le caractère éminemment savoyard de M. Henry Bordeaux qui se complait, au cours de ses ouvrages, à faire connaître et apprécier les choses et les hommes de Savoie. Ne pouvant donner une sèche analyse ou une simple énumération des œuvres déjà imposantes du nouvel Académicien — qui a d'ailleurs déjà trouvé des commentateurs — le Président met surtout en vive saillie avec une rare finesse les caractéristiques principales de cet écrivain toujours consciencieux, même dans les descriptions de la nature, toujours épris du noble désir de glorifier le foyer domestique et de maintenir les traditions familiales, toujours dominé par la pensée de la haute mission morale de l'écrivain, qualités foncières qui ont fait de ses ouvrages des actes efficaces du relèvement intellectuel et moral de la France, comme en ont témoigné Roosevelt et le Vicomte de Vogué, comme en témoigne la faveur du public.

Plusieurs fois, au cours de la séance, les applaudissements de l'assistance ont souligné les principaux passages de ces deux remarquables discours. Avant de clore cette solennité littéraire, le Président exprime, en quelques paroles vibrantes, la reconnaissance de l'Académie soit aux autorités ecclésiastiques, civiles et militaires, soit à la société choisie d'auditeurs bienveillants qui ont honoré de leur présence cette brillante réception académique.

J. BURLET,
Secrétaire-adjoint.

Discours de Réception de M. Henri BORDEAUX

à l'Académie de Savoie

prononcé le 18 Novembre 1920

à Chambéry

MESSIEURS,

A chaque voyage que j'ai entrepris, soit à travers notre France aux paysages si variés et qu'un glorieux passé rend presque humains, soit en Italie, terre classique de la beauté, soit aux bords du Rhin où nos armées aujourd'hui montent la garde, soit plus loin encore et jusqu'au lumineux Orient, le retour m'a arraché cette réflexion : Aucun lieu du monde ne dépasse en charme, en douceur, en majesté, ma Savoie natale, et surtout, ajouterai-je, dans cette saison où l'or des feuillages menacés vient ajouter à l'éclat de l'automne un sentiment de fragilité qui nous porte à mieux comprendre et goûter la vie.

Je vous apporte en remerciement le même témoignage. De tous les trop grands honneurs qui m'ont été distribués au cours d'une vie littéraire déjà longue, celui qui m'est accordé aujourd'hui et qui, de la coupole de l'Institut de France me ramène au château de nos anciens ducs, m'est particulièrement cher. Il me semble que cette Savoie dont je me flatte d'être l'un des fils les plus tendres et dont j'ai tenté, presque dans chacun de mes livres, d'interpréter le visage, s'anime et veut bien me sourire. Comment ne vous serais-je pas reconnaissant de me montrer d'elle cette expression ? Je suis à l'âge où, déjà, l'on se retourne vers les années révolues afin d'en découvrir le dessin, et voici que vous me donnez l'occasion de rendre à mon pays un hommage que je n'ai pu lui rendre dans une assemblée plus solennelle et qui, d'ailleurs, ne prend qu'ici-même tout son sens. Le grand Pasteur, revoyant à Arbois la demeure de ses parents, s'écriait : — O mon père et ma mère, ô ma maison, c'est à vous que je dois tout... Mon tout, à moi, est autrement plus modeste. et je ne m'en exagère pas le mérite. Permettez-moi, néanmoins, par votre entremise, de le dédier pareillement à mes morts, à ma maison, à mon ciel de Savoie.

Laissez-moi vous rappeler encore que je dois à votre Académie mon premier encouragement littéraire. Il est bien ancien : j'avais en effet quatorze ans. J'avais quatorze ans et j'avais commis un poème sur la fin du monde.

Heureux âge où l'on peut imaginer sans effort et sans crainte la catastrophe universelle. Certain prophète que j'avais connu dans ma première enfance et que, dans *la Maison*, j'ai nommé l'abbé Heurtevent quand il s'appelait dans la réalité l'abbé Frézier, n'était pas étranger au choix de mon sujet. C'était un homme terrible qui portait le nez en bataille et dont les yeux ronds et sortant de la tête ne voyaient que de loin, car il se heurtait à tous les meubles et, toujours en mouvement, était un perpétuel danger dans un salon pour les vases et les potiches. Renversait-il un bibelot ? Il ne s'excusait point : — Un de moins, constatait-il simplement. Il faisait la chasse, indistinctement, à tous les champignons et absorbait sans en être incommodé les bolets Satan que son estomac, sans doute, exorcisait. Or, il connaissait toutes les prophéties qui annoncent des calamités telles que guerre, famine, peste ou choléra : celle de Nostradamus, celle de l'abbaye d'Orval, celle du bienheureux André Bobola, celle de la sœur Rose Colombe de Vintimille, auxquelles il ajoutait les siennes qui n'étaient pas les moins effrayantes. Ainsi aiguillonné, j'étais allé tout droit au plus funeste événement, à celui qui du moins supprime tous les autres : la fin du monde. On y voyait la dernière femme assurant le salut éternel du dernier homme, par manière de compensation à la trahison de notre mère Eve. Vous voulûtes bien, Messieurs, ou du moins vos prédécesseurs, puisque trente-cinq ans ont passé depuis cette mémorable aventure, retenir un poème aussi juvénile que j'avais eu l'audace de présenter à votre concours de poésie, et lui accorder une mention honorable. Plus tard, je devais partager le prix avec l'auteur de *Fra Angelico* avant de partager avec lui une amitié qui achève de donner pour moi un attrait de fête familiale à votre réception d'aujourd'hui.

Mon père, en ce temps-là, quand il venait à Chambéry plaider à la Cour d'Appel l'un ou l'autre de ces procès qui ont toujours été en faveur dans notre pays friand des belles causes bien et largement débattues, m'emmenait parfois avec lui, et comme il me conduisait dans la société chambérienne où il comptait d'excellents amis, il m'avait donné ce simple conseil : — Ecoute... J'ai écouté. Bien m'en a pris, car je connus mieux alors l'art de la conversation. On causait à Chambéry, et l'on savait causer : c'est un art si délicat, si varié, si raffiné. Une anecdote rapidement trousseée, un trait d'esprit, un air de paradoxe donné à ses convictions, de l'ironie, de la grâce, une érudition cachée, la certitude d'être compris à demi-mot, voilà bien des éléments de plaisir. Il se crée, dans certaines maisons, une atmosphère de sympathie qui favorise la conversation. On y

entre avec gourmandise et les yeux brillants. Ainsi entrai-je, à la suite de mon père, chez les Laracine, les Arminjon, les Denarié, les Descostes, les Roissard. Le Chambéry de la fin du xiv^e siècle a eu son historien : Chapperon. Je souhaite un Chapperon au Chambéry de la fin du xix^e siècle.

Un peu plus tard, j'eus la bonne fortune d'être accueilli à Paris, avec une amitié quasi paternelle, par l'un des hommes qui ont le plus honoré notre Savoie, avec l'épée, la plume et la parole, et dont j'ai à cœur de rappeler ici la mémoire, le marquis Costa de Beauregard. Commandant d'un bataillon des mobiles en 1870, député à l'Assemblée nationale, membre de l'Académie française, il a servi de toutes manières son grand pays et sa province, tant il est vrai qu'elles ne se peuvent plus détacher. Lui aussi, dans la qualité de son esprit, avait de quoi tenir : il comptait dans sa lignée paternelle cet Henry Costa de Beauregard dont il a écrit la vie en un livre immortel sous le titre : *Un homme d'autrefois*, et ce marquis Léon qui joua un si grand rôle dans l'annexion lorsqu'il eut compris que la politique de Cavour entraînerait le Piémont vers l'unité italienne où la Savoie ne pouvait être que sacrifiée, et par sa mère il descendait de ce marquis de Vérac digne d'être savoyard par son indépendance et son à-propos, car c'est lui qui répondit au prince de Talleyrand, un jour que celui-ci, à la Chambre des pairs, se plaignait avec vivacité d'être dénigré par lui et lui demandait : — Qu'avez-vous à me considérer ainsi ? — Pardon, prince, je ne vous considère pas, je vous regarde.

Enfin, dans cette brève énumération des dettes spirituelles que j'ai contractées envers mon pays natal et que je n'essaierai pas d'acquitter, comment ne rappellerai-je pas que, plus tard encore, les liens les plus chers devaient me ramener dans votre voisinage et me permettre d'écrire la plupart de mes livres dans la pensée sereine et le calme conseil de nos campagnes savoisiennes ? La famille à qui je m'alliai avait donné plusieurs généraux à la maison d'Italie et, dans son ascendance maternelle, à votre Académie un de ses présidents les plus estimés pour son intelligence naturellement encline à gravir les sommets de la science, de l'art, de la pensée religieuse, pour sa courtoisie et pour le charme ailé de ses harangues : j'ai nommé le docteur Louis Guillard, ami et contemporain de ces autres présidents de l'Académie de Savoie dont le nom vous est demeuré cher, un Louis Pillet, un Greyfié de Bellecombe, un général Borson et d'autres encore qu'il faudrait citer. Il est pourtant une autre personnalité, plus modeste, qui m'apparaît invinciblement, à moi qui suis d'une génération plus récente et qui n'ai pas connu ces justes renommées de votre cité,

sauf le général Borson, victorieux de l'âge, lorsque je cherche à personnifier les plus pures qualités de notre ancienne Savoie. Il est vrai que j'ai des raisons particulières de lui rendre un culte secret. Celui-là qui fuyait les honneurs, pouvait en vérité se dispenser de les recevoir. Incapable de flatter ni dédaigner personne, il alliait une finesse aimable et une grâce qui, dans sa simplicité et son naturel, se pouvait passer de tout apprêt, ayant d'emblée atteint sa perfection, à une probité toute chargée des plus délicats scrupules. A ce portrait ceux de vous qui l'ont connu reconnaîtront Antoine Gabet, une de ces figures qui, sans avoir été mises en relief par une charge importante ou la faveur publique, honorent une ville par leur seul caractère et contribuent à y maintenir une tradition dont ils ont été la fleur.

Ces souvenirs, dont vous excuserez la complaisance, vous feront comprendre, Messieurs, la fierté que j'éprouvai le 27 mai dernier lorsque, reçu à l'Académie française, je pouvais appuyer ma main gauche sur l'épée qui m'était offerte par la Savoie. Les ciselures de sa poignée d'argent étaient toutes symboliques : le lion du Chablais — du Chablais qui a gardé ma prédilection — y voisinait avec le cœur et la croix de chez nous, et avec l'oranger chargé de fleurs et de fruits que saint François de Sales avait donné pour emblème à l'Académie florimontane, fondée avant l'Académie française. Que ma Savoie natale fût associée à cette journée, c'était pour moi le plus précieux témoignage et, par votre intermédiaire autorisé, j'en adresse aujourd'hui à tous mes compatriotes ma pieuse gratitude.

Plus généreuse, ou plus prudente que l'Académie française, l'Académie de Savoie n'impose pas ses morts immédiats à l'éloge du récipiendaire, et vous laissez à celui-ci toute liberté dans le choix du sujet que traitera son discours d'entrée. Ainsi ai-je pu choisir dans le passé, pour demeurer, dans votre assemblée d'historiens, d'orateurs, de savants et de poètes, le romancier que je suis, un héros de roman et le proposer à votre curiosité. S'il nous mène un peu loin dans ses aventures amoureuses, n'en accusez que lui. Ce prince de Savoie-Nemours fut un dangereux conquérant.

Voulez-vous que nous lui rendions visite dans son château de Nemours, à Annecy ?

Annecy, vous l'apprendrai-je ? est une minuscule et rustique sœur de Venise, avec ses canaux, parfois troubles et malodorants, qui contournent l'ancien palais de l'île et reflètent, entre des maisons ornées de balcons où sèche le linge, les arbres du jardin de l'Evêché ou d'autres coins

délaissés. Les maisons à arcades de la rue Sainte-Claire, de la rue de l'Île, la rampe mystérieuse du Château, la côte Perrière aux galeries de bois, sont la vétusté et l'originalité de la ville : on y respire un parfum de vie étrange. Il semble que derrière ces murs gris se soient agitées des âmes ardentes. Et l'on a l'impression, quand on se promène le soir, que l'on pourrait bien rencontrer, rue de l'Île, Mme de Charmois sortant de son hôtel pour aller au sermon, Philothée grave et pensif, comptant sur le secours de son directeur, François de Sales, pour se bien diriger par les chemins du monde, ou, rue Jean-Jacques Rousseau, proche la cathédrale, Mme de Warens un peu trop préoccupée des jeunes garçons pour bien suivre l'office.

Or Annecy est toute dominée par le château de Nemours. C'est une grande masse de murs sombres, de tours carrées, de créneaux. Vu du lac ou de la rive, il prend, au soleil couchant, des teintes violettes. De près, c'est un immeuble sordide et majestueux, avec une multitude d'escaliers en colimaçon, un fouillis d'étages inégaux et incommodes. J'ai, pour le connaître, de bonnes raisons : jadis j'en fus le locataire. Locataire qui, selon la mode actuelle, ne payait pas de loyer et qui même recevait du bailleur un sou par jour. Car le château de Nemours a été changé en caserne et j'y ai fait mon service militaire. Il y avait beaucoup de punaises. Mais il y avait la terrasse.

De cette terrasse on découvre le lac coupé en deux par la presqu'île de Duingt et, fermant la rive opposée, la montagne de Veyrier, les dents de Lanfon pareilles à des ruines déchiquetées, la Tournette. Nous étions quelques-uns à venir nous y asseoir, l'été, après le coucher du soleil, quelques-uns, toujours les mêmes, portés à la rêverie confidentielle qui descend, le soir, avec la lumière des étoiles. Cependant, si je m'étais retourné dans l'ombre et surtout dans le passé, quelle n'eût pas été ma surprise d'apprendre que sur cette même terrasse, à cette balustrade, des propos d'amour s'étaient sans doute échangés entre les deux héros du roman que je lisais alors, par contraste, pendant la théorie ou dans les pauses du service en campagne, et qui n'était autre que la *Princesse de Clèves* de Mme de Lafayette? Madame de Clèves, M. de Nemours s'étaient rencontrés ici-même, accoudés à ce balcon de pierre et, si vous voulez des précisions, ils s'y étaient attardés le 17 juillet 1566, un mercredi.

Car, le mercredi 17 juillet 1566, le duc et la duchesse de Nemours firent leur entrée solennelle dans leur bonne ville d'Annecy et se rendirent au Château. Les Nemours étaient une branche cadette de la Maison de Savoie. Le premier en date est Philippe de Genevois-Nemours dont

la sœur, Louise de Savoie, fut la mère de François I^{er}. Lui-même avait accompagné Louis XII dans sa campagne d'Italie et avait épousé Charlotte d'Orléans, cousine du roi de France, qui donna à son nouveau cousin le duché de Nemours. Bien que les Nemours se soient signalés au service de France, parfois même aux dépens de leur pays d'origine, ils eurent toujours un goût très vif pour leur petite capitale d'Annecy. Jacques de Nemours, cependant, qui mérita d'être surnommé le don Juan de la cour des Valois, mais qui, par surcroît, acquit la gloire de l'un des meilleurs capitaines du xvi^e siècle, si fertile en gens de guerre, Jacques de Nemours qui est le héros de la *Princesse de Clèves*, se battant pour la France, brillant à la cour de France, trop épris des belles dames de France, n'eut guère le loisir d'habiter sa petite capitale. Le château d'Annecy était pourtant une résidence quasi-royale. Déjà les comtes de Genevois avaient tendu les murs de riches étoffes décoratives, mariant avec prodigalité le satin et le boucassin blancs, le taffetas rouge et bleu, la serge rouge, la soie bleue, le velours rouge et vert, posant de grands panneaux de tapisserie à haute lice, venues d'Arras, qui représentaient des scènes de l'histoire sainte, ou des chansons de geste à la gloire d'Olivier, le compagnon de Roland, ou des épisodes de chasse, entassant sur les planchers les « tapis velus ou marchepieds » fabriqués en Orient, et principalement en Syrie, qui offraient aux yeux baissés le dessin et la couleur de feuillages, de plantes et d'animaux héraldiques. Mais les Nemours y apportèrent la splendeur de la Renaissance, tapisseries prolongeant la nature par le spectacle reposant des prés, des bois et des oiseaux, tentures faites d'étoffes de laine ou de damas, de maroquin d'Espagne, sièges recouverts de velours, de cuir, de soie, étalage sur les meubles, les parois, les costumes de ville ou de mascarades, de drap d'or, de toile d'or ou d'argent, de damas, de velours, de taffetas, de serge, et sur cet immobile éclat des étoffes le reflet mouvant des armes dans les panoplies et assourdi des reliures dans les bibliothèques, c'est un luxe qui rappelle celui des châteaux de François I^{er} et d'Henri II.

Jacques de Savoie-Nemours tenait à faire à sa femme les honneurs de son palais ducal, à lui montrer que dans Annecy lointaine et ceinturée de montagnes elle pourrait retrouver le goût, l'élégance, la culture même avec quoi elle avait été élevée à la cour de Ferrare, et dans quoi elle avait accoutumé de vivre à la cour de Lorraine et au Louvre. Car la nouvelle duchesse de Nemours n'était autre qu'Anne d'Este, veuve de François de Lorraine, duc de Guise, c'est-à-dire du plus grand homme de guerre de son temps, lieutenant-général du royaume et quasi maître de la France. Le

pistolet d'un assassin, Poltrot de Méré, avait privé la France du vainqueur de Calais et de Dreux et la devait précipiter dans les plus cruelles catastrophes, de la Saint-Barthélemy aux assassinats d'Henri de Guise et d'Henri III. Il avait rendu sa liberté à la belle Anne d'Este, fille du duc de Ferrare et de Renée de France, celle que Ronsard avait appelée *Vénus la Sainte* et dont la beauté blonde devait triompher de tous les malheurs et du temps lui-même. De cette liberté elle avait disposé en faveur de Jacques de Nemours qui l'aimait depuis longtemps, mais qui, ayant aimé auparavant Françoise de Rohan, en éprouvait, nous le verrons, de grandes tribulations devant les tribunaux. Leur mariage avait été contracté le 30 avril 1566. Moins de trois mois après, ils venaient à Annecy, accompagnés de tous les Guise : Antoinette de Bourbon, veuve de Claude de Lorraine et mère de François de Guise, le cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, et le cardinal de Guise, archevêque de Sens, plus les enfants d'Anne d'Este, Catherine, la future duchesse de Montpensier, Henri et Louis qui devaient être plus tard, eux aussi, assassinés.

Annecy avait fait de grands préparatifs : arcs de triomphe dès le faubourg de Bœuf, décoration des rues, transformées en galeries de verdure, déguisement de la troupe en costumes à l'antique, échafauds dressés pour les chantres et les musiciens, pièces d'artillerie placées sur les clochers. La ville avait emprunté mille florins, acheté à Lyon des vases précieux, des coupes, des bannières pour les offrir à la princesse. Les chars et cavalcades formant le cortège furent arrêtés devant Notre-Dame pour les harangues et poèmes. Humbert Doucet parla au nom de la magistrature et de l'administration. Et Jacquemine Malbuisson, habillée ou plutôt déshabillée en nymphe, à la tête des dames et demoiselles, après une révérence, remit les clés de la ville à Madame d'Este et lui débita des vers dûs à l'Emmanuel Denarié de ce temps-là, car la chronique assure qu'ils étaient aussi bien tournés que celle qui les récita. François de Sales, seigneur de Boisy, père du saint, commandait la milice que le duc passa en revue. Sa femme qui était enceinte et qui faisait partie des dames d'honneur fut si fatiguée et troublée que la grossesse en devint très lourde et qu'elle accoucha prématurément. J'ai entendu expliquer autrement la naissance au septième mois de saint François de Sales, par un prêtre de campagne dont la méthode agiographique ne s'embarrassait pas de vraisemblance : « Saint François de Sales, assurait-il, était si pressé d'aimer Dieu qu'il naquit avant terme. » Le saint devait plus tard, bien plus tard, prononcer à Annecy même l'oraison funèbre d'Anne d'Este, mais il ne l'avait pas écrite et ne put se dé-

cider à l'écrire, attachant d'ailleurs peu d'importance à ces témoignages de la grandeur mondaine.

Après tous ces compliments, le cortège à cheval monta au Château. Ainsi, le soir de ce mercredi 17 juillet 1566, Jacques de Nemours et sa femme assistèrent, de la terrasse, aux illuminations et entendirent les acclamations populaires. Ces acclamations durent se prolonger tard dans la nuit, car on fit liesse et bombance, si l'on en juge par les minutes conservées dans les études de notaires, et qui mentionnent des prêts consentis aux charretiers et portiers de la maison de Lorraine qui, pour avoir trop festoyé, en avaient été réduits à emprunter au moment du départ. Si les nouveaux époux se purent recueillir dans ce tumulte, revécurent-ils leur passé, et s'ils le revécurent, ce passé ressemblait-il à l'aventure passionnée contée par Mme de Lafayette ?

Jacques de Savoie-Nemours appartenait donc à la branche cadette de la Maison de Savoie et il était né le 12 octobre 1531, dans l'abbaye de Vauluisant en Champagne. Sa mère, Charlotte d'Orléans, l'éleva soit à Annecy soit à la cour de France. Il devait être fidèle à ses origines françaises plus qu'à ses origines savoyardes, car il combattit, toute sa vie active, pour la France, et même contre son cousin Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Un document conservé à Turin donne sur son éducation ces détails : « Il s'adonna, dès sa petitesse, suivant sa naturelle inclination, à l'exercice des armes tant à pied qu'à cheval (aimant avec ce très grandement la musique), à l'occasion de quoy son escuerie et armementaire feurent de tout temps des mieulx fornies de chevaulx et toute sorte de armes et harnois de France, tellement que dans peu de temps il se rendit si adroit et si parfaict en l'exercice militaire que en la 15^e année de son aage, il se trouva avec le roy Henry au siège de Bologne, là où il bailla à la présence de ce grand roy toute espérance de soy mesmes ». On entraît alors de bonne heure en carrière. Ce garçon de quinze ans commandait une compagnie de chevau-légers au siège de Boulogne. A vingt ou vingt-cinq ans on était ambassadeur ou général. Les plus grandes affaires d'Etat étaient confiées à des jeunes gens. Souvent ces débuts trop rapides provoquaient l'usure dans la force de l'âge et entraînaient des retraites prématurées : celle d'un Nemours, celle d'un La Rochefoucauld. Une société plus simple, moins complexe, des manœuvres moins compliquées à la guerre, permettaient ces directions précoces. Encore verra-t-on bientôt avec satisfaction le pouvoir et le commandement passer aux mains plus expérimentées des Sully, des Richelieu et des Turenne.

Un portrait à la manière de Clouet nous donne une idée

du beau Nemours, mais la plume de Brantôme et celle de Mme de Lafayette en disent mieux le charme mouvant. Il porte un pourpoint fermé laissant passer le collet plissé, un toquet à plume incliné sur le côté. Le visage est régulier, l'ovale allongé, le front haut, les sourcils droits, les yeux un peu étonnés, la bouche petite et la barbe légère. Il y manque ce don de tout animer autour de soi que décrit si joliment Brantôme

Brantôme raconte que les belles dames quittaient les vêpres à demi dites pour l'aller voir jouer à la paume ou au ballon. Quel joueur de tennis aujourd'hui viderait ainsi les églises ? Mais peut-être les belles dames vont-elles moins aux vêpres et perdent-elles l'occasion de les quitter : « Ce prince, dit Mme de Lafayette, était un chef-d'œuvre de la nature. » Brantôme peint mieux encore sa bonne grâce si naturelle que tout naissait avec lui. « Qui n'a vu Nemours en ses années gaies, ajoute-t-il, n'a rien vu. » Et il l'appelle la fleur de la chevalerie. Mais ce prince de la mode était un rude soldat. Sous les ordres du duc de Guise, il avait brillamment défendu Metz, bloqué par Charles-Quint (1552) et pris part à l'attaque du Renty (1554). Guise, content de lui, sûr de lui, lui donna la charge de colonel général de l'infanterie pendant la campagne d'Italie (1556) : Nemours n'avait que 25 ans. Il y fait merveille. Il emporte Valenza sur le Pô (janvier 1557) au pas de course avec ses gens à pied, et sa réputation est telle que les soldats des autres corps d'armée, et même ceux du fameux maréchal de Brissac, se débandent pour servir sous ses ordres. Deux ans plus tard, il est nommé colonel général de la cavalerie légère. « Bref, dit l'éloge funèbre des archives de Turin, durant le règne du Roy Henry (Henri II), luy estant en très bonne disposition, ne se fist voyage ni entreprise de guerre en laquelle il ne se trouva le premier allé et le dernier revenu. »

Montluc qui s'entendait en beaux faits d'armes ne tarit pas sur les exploits de Nemours en Italie. Et quand Nemours écrit au roi, c'est pour lui raconter une partie de plaisir à Turin. Et la chance veut que dans les pires traverses il ne soit jamais blessé.

Ce soldat était un lettré : « bien disant, bien écrivant autant en rime qu'en prose », déclare Brantôme, et d'après l'éloge de Turin sachant les mathématiques et les sciences naturelles, la peinture, la sculpture et l'architecture, excellent musicien, parlant le latin, le français, l'italien et l'espagnol, sachant « se faire comprendre non seulement avec l'épée, mais avec la parole ». Ronsard le célèbre avec enthousiasme. Sur sa gentillesse, son affabilité, son extraordinaire don de séduire, les témoignages abondent. Bran-

tôme raconte comment, après la paix de Câteau-Cambrésis, il fit la conquête de son cousin Emmanuel-Philibert après l'avoir combattu, sautant en croupe sur le cheval du duc de Savoie si adroitement que celui-ci ne s'en doutait qu'après, le cajolant et le divertissant, tant et si bien que celui-ci, plus tard, lui donnera le château de Moncalieri pour s'y retirer. Son confesseur lui attribue un trait charmant : il avait surpris, par la fente d'un rideau, un de ses domestiques lui dérobant une chaîne de 500 écus ; sur le moment il ne dit rien ; le lendemain, pendant que ses autres valets de chambre cherchaient cette chaîne, il appela le misérable et lui dit secrètement de s'en aller avec la chaîne et de ne plus reparaitre devant lui, ajoutant : Tu m'as privé de te donner davantage. Ajoutez qu'il était très aumônier, et de la belle manière qui est secrète. Son maître d'hôtel ayant, sur son ordre, fait distribuer des matelas aux prisonniers qui dormaient sur la terre nue, mais les ayant marqués de ses armoiries, il se fâcha, ne voulant pas que l'on affichât ainsi le donateur.

Un prince si bien doué devait être fort recherché des dames « desquelles, raconte Brantôme, il en a tiré des faveurs et bonnes fortunes plus qu'il n'en voulait, et plusieurs en a-t-il refusé qui lui en eussent bien voulu départir. »

S'il était secret dans ses aumônes, il ne l'était point sur ses bonnes fortunes. La mode n'était pas alors au silence, mais quand le fut-elle ? La vanité des hommes a bien rarement su taire la liste de leurs victoires, et la crainte d'y figurer n'a point toujours suffi à retenir leurs victimes. La réputation galante de Nemours fut telle que la reine Elisabeth d'Angleterre désira de le connaître, et peut-être de l'épouser. Cependant, au dernier moment, il refusa de partir pour Londres. Brantôme nous en dit le motif : *Une dame le serrait trop d'amour*. S'il ne la nomme pas, il la désigne suffisamment pour qu'on ne s'y trompe point. C'était la duchesse de Guise, Anne de Ferrare, si belle, à l'en croire, que, la voyant un jour danser avec Marie Stuart, il ne put dire *qui l'emportait en beauté...*

Le beau Nemours faillit donc conquérir un trône, et son amour pour Anne d'Este, qui devait être la grande passion de sa vie, l'en aurait seul empêché. Mais l'amour avait commencé de lui jouer un tour de sa façon. On sait qu'il en a de cruels. Ses flèches sont acérées, et parfois même empoisonnées. Le procès Rohan ne va pas nous montrer notre Nemours en belle posture.

Saint-Simon a conté cette histoire dans son style imagé et sa rude manière d'aristocrate qui attache peu de poids

aux galanteries et beaucoup au rang d'où il voulait exclure les Rohan, et voici comment il expédie Françoise de Rohan dont il fait une aventurière en quête d'un mari de haut titre par tous les moyens :

« Le duc de Nemours lui donna une promesse de mariage et prit en attendant un pain sur la fournée, d'où vint un fils. Pressé par cette aventure d'effectuer sa promesse, l'aventure même l'en dégoûta et il s'en alla en Piémont, où étaient lors les plus beaux faits d'armes ; mais, de retour, la demoiselle, désespérant de l'épouser de gré, lui intenta un procès. »

Ailleurs le terrible Saint-Simon revient sur la malheureuse Françoise. Nommant son père et sa mère, René de Rohan et Isabelle d'Albret, il dit que de leur mariage sortirent « des fils qui ne parurent point et une fille qui ne parut que trop ». Quand celle-ci réclama à Nemours l'exécution de sa promesse, « le pauvre Nemours était bien embarrassé. Personne des intéressés ne faisait là un beau personnage. Mme de Guise voulait enlever M. de Nemours à sa parole de haute lutte. M. de Nemours convenait de l'avoir donnée ; il n'osait y manquer et pourtant ne la voulait point tenir. La bonne La Garnache (Françoise de Rohan) demuroit abusée et, en attendant ce qui arriverait de son mariage, faisait de sa turpitude la principale pièce de son sac et toute la force des cris de ceux qui la protégeaient. La fin de tout cela fut qu'elle en fut pour sa honte et ses protecteurs pour leurs cris, et que M. de Nemours épousa Mme de Guise en 1566. Mlle La Garnache disparut et alla élever son poupon dans l'obscurité, où il vécut et mourut. » *Personne ne faisait là un beau personnage* : là est la moralité de l'aventure, personne et surtout pas Nemours. Il y a bien des disgrâces dans ces belles passions qui semblent nous emporter au-dessus de la vie ordinaire et qui nous y ramènent par des voies obliques et douloureuses.

Les Rohan étaient une des plus illustres maisons de France, et apparentées à la maison royale. René, le père de Françoise, avait épousé la sœur du roi de Navarre. Françoise, née le 16 août 1534, était de trois ans plus jeune que Jacques de Savoie. Bien que son cas soit digne de notre pitié, comme doit l'être celui d'une fille séduite et abandonnée après avoir été rendue mère, elle ne mérite peut-être pas toute la sympathie que lui marque le baron de Ruble qui s'est institué son défenseur contre Saint-Simon et contre Nemours. Ni au début ni à la fin de sa vie de femme, elle n'est sans reproche. Fiancée à son cousin Louis de Rohan, et le contrat signé, elle rompt le mariage parce que son fiancé devient aveugle. Les blessés de guerre n'eussent pas trouvé grâce auprès d'elle. Elle n'est pas

une résignée. Entrée comme fille d'honneur au service de Catherine de Médicis, elle est mise sous la garde d'une dame de Cossé, veuve et prude, que Nemours bernera. A la Cour, elle se lie étroitement avec Jeanne de Savoie, sœur du beau Nemours, et partage avec elle son appartement, ce qui autorise l'intimité des trois jeunes gens. Ainsi devient-il amoureux de Françoise dont il porte les couleurs. Sur la beauté de Mlle de Rohan nous avons le témoignage du poète Melin de St-Gelais dont je sais en deux vers un des plus jolis madrigaux qui aient été adressés à des mains blanches :

Je veux boire au creux de tes mains
Si l'eau n'en dissoud point la neige.

Quand Jeanne de Savoie épouse le comte de Vaudemont (janvier 1555), les deux jeunes gens continuent de se voir de si près que l'on commence à jaser. La dame de Cossé fait des remontrances au jeune homme qui lui assure qu'il vient pour le bon motif, ce qui, aussitôt, calme la duègne. En réalité, il n'a jamais pensé à ce mariage, et tout simplement, il faut le dire, parce que les Rohan sont mal en point dans leurs affaires et parce que ses propres ambitions qui sont grandes le tournent tout entier du côté de la maison de Lorraine. Plus tard, d'autres raisons entrèrent encore dans son refus : la religion de Françoise de Rohan passée à la Réforme quand lui-même est un des chefs catholiques, et surtout ses amours avec Anne d'Este, duchesse de Guise. Mais quand il veut séduire Mlle de Rohan, toutes les armes lui sont bonnes, et spécialement la promesse de mariage. Toute la Cour s'attend d'ailleurs à ce mariage : une Rohan est cousine du roi, qui donc oserait courtiser une Rohan sans la vouloir épouser ? Qui, sinon ce foudre de guerre qui est un vainqueur de ruelles. Tout le sert d'ailleurs, comme il se sert de tout. Précisément, il part pour la campagne d'Italie ; rien ne précipite les aveux d'amour comme la perspective d'un départ.

A son retour, il retrouve la Cour à Blois et, dans un bal où Françoise est habillée de blanc et de violet, Jacques et ses officiers prennent les mêmes couleurs et il danse avec elle toute la nuit. On ne saurait davantage l'afficher. Mais, le lendemain, il lui écrit de ne pas divulguer leur projet. Il lui joue la comédie du mariage, et même en public. Françoise, pourtant, devait être avertie : depuis le temps qu'elle vivait à la Cour, elle n'avait pas les yeux fermés sur ce qui s'y passait. Ayant tant badiné avec le mariage, il arriva qu'elle se laissa séduire, et même elle n'y fit pas beaucoup de façons. A la fin de 1556, quand Nemours repartit pour l'Italie, Françoise ne l'avait pas informé de

son état. Vers la Noël elle se décida à tout lui révéler. Il ne lui répondit pas. C'était un fameux capitaine qui s'illustrait dans chaque combat et qui manquait à la Cour. Mais don Juan n'est pas souvent un galant homme. Le roi et la reine s'aperçurent bientôt de l'état de leur triste cousine et lui firent subir un interrogatoire où elle finit par avouer sa faute. Catherine voulait la chasser ; Henri II, plus indulgent, se contenta de commander à toutes les dames un secret absolu qu'aucune ne garda, et renvoya Françoise auprès de la reine de Navarre. Cependant Jacques de Savoie répondait évasivement aux questions impérieuses qu'on lui posait de loin et prolongeait son séjour en Italie. Le désastre du connétable de Montmorency à Saint-Quentin fit rappeler d'Italie l'armée de Guise. Nemours faisait merveille : on ne lui gardait pas rancune. Et le 24 mars 1557 naissait au château de Pau Henri, fils de Françoise de Rohan qui prenait hardiment le titre de duchesse de Nemours et affublait son rejeton de celui de prince de Genevois tiré de la maison de Savoie. Résolue à obtenir en justice ce qu'elle n'avait pu obtenir de bon gré, elle n'hésita pas à revenir à la Cour, et cita son ancien amant devant l'Official de Paris qui ordonna une enquête. Jacques de Nemours nia tout, ses promesses, ses relations et sa paternité dont il ne craignit pas d'attribuer à un autre le mérite. Puis le procès suit les fluctuations de la politique et devient tantôt une lutte de puissance entre les maisons de Bourbon et de Lorraine, et tantôt une lutte d'influence religieuse entre huguenots et catholiques. Après la mort du roi de Navarre, principal défenseur de Françoise, Jacques de Nemours demande et obtient renvoi sur renvoi. L'assassinat du duc de Guise va l'ancrer dans sa résistance. Car la belle Anne d'Este devient libre, et il ne songe plus qu'à l'épouser. Ce mariage couronnera son amour ensemble et son ambition.

L'affaire enfin fut évoquée devant le Conseil du Roi qui débouta la demanderesse (26 avril 1566). Dès le lendemain, le contrat de mariage était passé entre M. de Nemours et la belle veuve de François de Guise : on n'attendait que cet arrêt, et le mariage fut célébré le 5 mai. Françoise, implacable, fit troubler la cérémonie par un officier de justice, praticien au parlement, maître Vincent Petit, qui brandissait un papier au nom de sa cliente. Les Guise impatientés le firent battre et mettre en prison. Derechef, Françoise tenta de faire dissoudre le mariage. Françoise de Rohan est la patronne des plaideuses. Enfin — car tout a une fin, même un procès — son fils, l'objet du litige, qui combattait dans les rangs des huguenots, ayant eu le loisir de prendre de la barbe au menton pendant cette

procédure, est fait prisonnier et pour le délivrer elle consent, non pas à renoncer au mariage, mais à *divorcer*, ce que lui permet sa religion. Son désistement lui est payé royalement par les Guise : le petit Rohan est délivré et touche une rente de 20.000 livres ; Françoise, pour sa part, reçoit la ville de Loudun avec le titre de duchesse et un capital de 50.000 livres en rentes de l'hôtel de ville de Paris. Son obstination était récompensée : le procès avait duré plus de vingt ans, amusé, excité et divisé les partis qui se renvoient volontiers le cœur et la chair des amants assez fous pour ester en justice.

Que M. de Nemours ait aimé par-dessus toutes femmes, et au point de se montrer félon et déloyal envers Françoise de Rohan, Anne d'Este, on n'en saurait guère douter. Anne d'Este, duchesse de Guise, amie et confidente de la reine Catherine de Médicis, fut, au dire de Brantôme, l'une des femmes les plus séduisantes de son temps, et peut-être l'une des plus dignes d'estime. « Elle a épousé deux honnêtes maris, dit-il, et deux que peu ou point en eût-on trouvé de pareils, et s'il s'en trouvait encore un pareil et digne d'elle, elle le pourrait encore user tant elle est encore belle. » Quand Brantôme apportait ce témoignage, Nemours venait de mourir, et Anne d'Este avait 53 ans.

Nemours, quand il l'épousa, — ils avaient tous deux trente-cinq ans, — semblait au comble de la fortune. Cette union le devait doublement satisfaire. Elle l'autorisait aux prodigalités qu'il aimait et que la pauvre Rohan ne lui aurait point permises, et, mieux encore, aux ambitions les plus hautes, en même temps qu'elle réalisait au grand jour sa passion secrète. L'année suivante, un mal implacable s'empara de lui pour ne le plus lâcher. Un premier accès de goutte le venait tenailler, et il allait en subir les renouvellements de plus en plus fréquents et cruels jusqu'à sa mort à 54 ans. Cependant il connut encore une heure brillante. Au moment de la seconde guerre civile (fin septembre 1567) le roi s'était retiré à Meaux, prêt à y subir un siège. Sur le conseil de Nemours, il se résolut à s'ouvrir un chemin jusqu'à Paris. Nemours, malade, accepta néanmoins la dangereuse mission — dont ne se souciait aucun autre chef — de conduire la famille royale. Le 29 septembre à quatre heures du matin, il commande l'escorte et place au centre la reine-mère et ses enfants. On se met en marche. La cavalerie huguenote attaque. Le duc met pied à terre et marche avec les Suisses qu'il rassure et excite, leur disant selon le récit de Brantôme : « C'est avec vous, mes amis, que je veux combattre et mourir. Sus, marchons, et ne vous souciez. Ils ne sont pas gens pour nous, car nous retirerons en

despit d'eux et si sauverons nostre roy et maistre. » Au premier rang, l'épée à la main, il intimide les chefs huguenots qui hésitent et reculent. « Sans luy, dit le roi, et ses bons compères les Suisses, ma vie et liberté estoient en très grand bransle. »

Ainsi pouvait-il aspirer aux plus hautes charges. Mais comme il avait accepté les responsabilités — sauf les amoureuses, — il accepta la retraite à quoi le contraignait la maladie. Certes, on le retrouve encore dans les conseils du roi, notamment après la Saint-Barthélemy qu'il blâma. Mais il ne s'obstine pas à faire figure quand il ne peut plus remplir l'office. Dès lors il s'écarte de la Cour, il vit la plupart du temps à Annecy, puis au château de Moncalieri, près de Turin. Sa femme supportait mal cette solitude et l'abandonnait fréquemment pour courir à ses honnêtes intrigues de mère prévoyante ou pour vivre à la Cour dont elle ne pouvait se passer. Ce don Juan devait vieillir seul le plus souvent, et loin de la femme de son choix qui, pourtant, l'aimait tendrement, mais avec son humeur, laquelle était remuante. Le plus souvent alité, il accueillait maintenant la souffrance avec la bonne grâce que jadis il montrait aux dames et s'imposait de ne fatiguer personne de ses plaintes, de recevoir courtoisement tous ceux qui venaient encore lui demander service ou conseil.

Quand la douleur lui arrachait un cri, il s'en excusait aussitôt en toute urbanité. Il se prépara longuement et saintement à la mort qu'il vit venir sans crainte. Elle l'avait épargné sur les champs de bataille, mais pour le prendre en détail, lui permettant toutefois de ciseler son cœur et son esprit et d'épurer ses fortes passions. Il mourut à Moncalieri le 18 juin 1585.

Or il a laissé un testament dont le style et la pensée font de lui un écrivain d'un rare mérite. Il s'y adresse à ses enfants et, après leur avoir donné des conseils de droiture dans la vie, il leur enseigne comment on prend part au gouvernement et comment on conduit les armées. C'est le fruit de son expérience qu'il leur offre. Mais notre expérience, sert-elle à nos successeurs ? Ils referont eux-mêmes le chemin, et peut-être est-ce mieux ainsi. L'expérience, a dit je ne sais quel moraliste imagé, est un habit fait sur mesure : nous ne portons pas les costumes d'autrui. La première partie de ce traité est pleine de grandeur. Nemours recommande aux siens de ne pas poursuivre la fortune, mais la vérité. « Il vous fault, dit-il, estre véritables en tout ce que vous traicterez et avec qui que ce soit et fust-ce bien avec vostre ennemy. Il ne faut rien promettre que ne vueilliez tenir, et par ce fault bien penser, avant que parler et avant que promettre, si pouvez tenir et si vous dites

vérité. » Bayard parlait ainsi, et j'ai entendu le général de Maud'huy haranguer de telle sorte une école de jeunes officiers.

L'homme, pourtant, se retrouve dans ce grand chrétien qui regarde la mort en face, et c'est encore à l'homme que nous avons la faiblesse de nous intéresser davantage. Ne se souvient-il pas du procès Rohan et du mal que lui ont fait les avocats lorsqu'il recommande d'éviter les grands parleurs, car « il n'est pas possible de tant parler sans dire un monde de choses mal à propos en bonne compagnie ». Il ne manque pas, lorsqu'il traite du gouvernement, de proposer une réforme judiciaire pour éviter ces *chicaneries* qu'on voit durer trente et quarante ans entre les maisons, ce qui est souvent cause de ruine, et tout le bien de ces maisons s'en va à ces avocats « qui, cependant que la noblesse met le bien et la vie pour le service du prince en une occasion de guerre, sont bien à leur aise auprès du feu à faire festin aux dames et à tirer l'argent des pauvres gens et sans danger de leur vie. » Ce n'était pourtant pas au service du prince qu'il avait mis à mal Mlle de Rohan, et pourquoi se plaignait-il des gens de robe quand la justice lui avait permis d'annuler sa promesse de mariage et d'abandonner, avec son enfant, la jeune fille qu'il avait séduite. Mais jusque dans notre vertu nouvelle se viennent nicher nos ressentiments et nos rancunes, tant il est malaisé d'approcher de la perfection, fût-ce en contact avec la douleur et avec la mort.

Il y aurait beaucoup à puiser dans ce testament : sur l'exemple à donner aux serviteurs, sur le respect des gens d'âge, sur l'élégance qui consiste à garder pour soi ses émotions et ses colères, sur la possession de soi-même — et il recommande de ne pas se laisser posséder par autrui, pas même par sa femme. Le choix du mariage est l'objet de ses exhortations : il faut chercher une femme « saine et de bonne maison, sans macule, tant pour la postérité que pour vostre contentement, et qu'elle soit bien conditionnée, bonne catholique et tenue en bonne réputation, laquelle vous aimerez et luy tiendrez loyaulté et bonne compagnie comme Dieu vous le commande, qui sera le chemin de bien vivre ensemble et avoir des enfants, s'il plaist à Dieu vous en donner, qui vous sera une grande consolation sur voz vieux jours. » Songeait-il aux médisances et calomnies de la Cour qui n'avaient pas épargné Anne d'Este — et il dit ailleurs, comme l'Ecclésiaste, *que les choses mondaines ne sont que vanités* — lorsqu'il recommande à ses enfants de ne pas croire le mal légèrement ? Pensait-il à sa promesse inconsidérée de mariage lorsqu'il les invite à ne jamais apposer leur signature avant d'avoir lu avec soin ce qui

restera au-dessus ? Savait-il les méfaits du fils de François de Rohan, de son fils, lorsqu'il les conjurait de ne jamais légitimer les bâtards et d'en faire plutôt de bons prélats qui, par le moyen des bénéfices, peuvent mieux servir les maisons qu'avec l'épée ? Et peut-être eût-il été préférable de leur enseigner à prendre leurs responsabilités jusque dans l'amour et dans les conséquences de l'amour. Du moins reprend-il l'autorité de l'exemple quand il proclame que « la peur de faillir est louable et celle de la vie vaine et blasmable ».

Dans la partie réservée aux conseils sur le gouvernement, loin de louvoyer et subtiliser comme un Machiavel, il va droit au fait et il simplifie. Un prince ne doit être qu'honnête homme, mais sur un plan supérieur. Après la crainte de Dieu, il appuiera son autorité sur ces trois forces : la prudence, la justice et l'épée. Qu'il sache commander, se faire obéir et châtier à temps. Qu'il se garde d'employer dans la guerre des théoriciens, ceux que Nemours appelle des « guerriers par livre ». Puis il recommande au prince de ne pas se fier pour ses secrets aux trois robes longues : les femmes, les prêtres et les gens de justice. Mais aussitôt il fait des réserves, car il a connu de grands prélats qui n'avaient d'autre passion que leur conscience, des praticiens ou avocats sans ambition ni avarice, et quand on a trouvé une femme sage il la faut honorer. Les femmes, il est vrai, peuvent-elles aujourd'hui compter parmi les robes longues ?

Nemours s'élève aisément à la grande politique : « La grandeur d'unz estat, dit-il par exemple, procède d'avoir ses voisins plus faibles que luy et d'estre aimé et craint de ses subjects » et « c'est aussy grande victoire d'avoir fait une bonne paix à temps que d'avoir gainné une bataille ; car qui sçait bien faire la paix à temps sçait aussy bien faire la guerre. » Le tout est de la savoir faire à temps et, comme l'a expliqué le maréchal Foch dans son discours à l'Académie en parlant des rapports de Villars, commandant en chef, et de Louis XIV, la paix comme la guerre sont affaire de gouvernement.

La guerre est affaire de gouvernement, non la conduite des armées qui appartient au chef. Dans une troisième partie de son testament, Nemours traite de l'art militaire. Il est l'un des premiers qui, avant le brillant et savant traité du chevalier de Guibert, aient codifié l'organisation et la tactique. Quand on le relit, on ne peut se tenir de constater combien les vérités d'hier sont pareilles aux vérités d'aujourd'hui. Seuls, les moyens changent, mais les principes sont exactement les mêmes. Avant de se mettre en campagne, un chef d'armée doit connaître exactement les ressources dont il dispose, en argent, en matériel, en

munitions, en équipements, en vivres, en cantonnements. Il lui faut des troupes manœuvrières et la connaissance du terrain, un service d'espionnage bien fait, un service de reconnaissance pour se garder, un service routier et des voitures pour assurer la marche. C'est déjà la division en bureaux de nos états-majors : 1^{er} bureau, ressources de toute nature ; 2^e bureau, renseignements ; 3^e bureau, opérations ; 4^e, transports. Fort de son expérience qui lui a montré les ruines de la guerre, le duc de Nemours donne ce conseil qu'il nous faut méditer trois fois : « Faut se souvenir que les grands capitaines ont fui les batailles en leur pays et les ont cherché sur l'autrui comme conquérans... » Il préconise l'attaque brusquée sur un ennemi surpris, ou en désordre, ou non fortifié et, pour une ville forte, la patience, la tranchée et la sape. Il enseigne encore l'art de la retraite simulée : « Faut quelquefois que le capitaine face semblant de se retirer et montrer d'avoir peur, pour attirer son ennemy en lieu désavantageux pour combattre, et toutefois faisant ce mouvement se mettre en meilleur ordre de combattre... » On voit que la manœuvre de la Marne n'était pas inconnue. Mais il a ses préférences pour l'offensive : « Qui charge le premier ha grand avantage. » Le plus grand art, est de n'être ni hâtif, ni tardif. L'occasion est brève à la guerre : l'important est de la saisir opportunément. Comme on peut s'en rendre compte par ce bref exposé, un duc de Nemours se serait promptement formé à la guerre moderne. Un grand capitaine, comme un grand artiste, est de tous les temps.

J'ai terminé, Messieurs, la biographie de Jacques de Nemours. Il commença la vie en don Juan, mais en don Juan primesautier, plaisant et chef renommé, non en don Juan combiné, roué et borné à la volupté, et il la termina en ermite religieux et politique. Ces revirements n'étaient pas rares en ce tumultueux et bouillonnant xvi^e siècle où fermentent un monde nouveau, où retentit le rire sonore de Rabelais, où la Renaissance s'épure et se magnifie dans les poèmes de Ronsard, où le doute de Montaigne se pare de grâce et de fantaisie, — temps des folies italiennes, des bals travestis et des mascarades, de la joie débordante et du plaisir violent, quand le pays tremble encore des entreprises de Charles-Quint et des menées d'outre-mer, quand les esprits sont agités par la Réforme, quand l'inquiétude et la haine religieuse vont substituer le danger plus grand des guerres civiles aux dévastations des guerres étrangères, — temps précurseur néanmoins, d'où sortiront la paix avec Henri IV, l'unité politique et religieuse avec

Richelieu et Louis XIV, l'idéal classique avec Corneille et Racine.

Du temps que j'habitais le château de Nemours, je ne me doutais point que de tels revenants m'y pouvaient apparaître. Il faut le secours et l'amitié de l'âge pour voir le romanesque où il est, c'est-à-dire dans la vie et non dans l'imagination. C'est la leçon que j'ai puisée dans nos archives quand j'ai voulu vous présenter un personnage historique et que j'ai découvert en lui un héros de roman. Vous permettrez donc au romancier qui vient s'asseoir parmi vous de rendre cet hommage à l'histoire dont vous maintenez le culte en Savoie.

Réponse à M. Henri BORDEAUX

par M. Emmanuel DENARIÉ

MONSIEUR,

En nous parlant tout à l'heure de votre premier contact avec notre vieille Académie de Savoie, vous m'avez privé de mon préambule, mais vous l'avez fait d'une façon si délicate envers elle comme envers moi, que j'aurais mauvaise grâce à vous en vouloir.

Oui, notre Académie a enregistré vos premiers succès : vous avez seulement oublié de nous dire que dans les concours qu'elle offre tous les deux ans aux poètes du terroir, vous absorbiez jadis toutes ses récompenses, sauf le jour où j'eus la rare fortune d'en partager une avec vous : souvenir d'autant plus cher, que de cette première rencontre naquit une amitié qui fait mon orgueil, et qui chaque année plus étroite et plus douce a été pour moi, en plusieurs circonstances, un des meilleurs soutiens dans les chemins de la vie.

En cet heureux temps vous étiez encore un jeune écolier ; j'étais moi arrivé à l'âge d'homme. Depuis la neige est tombée peu à peu sur ma tête pendant que sur la vôtre s'accumulaient les lauriers.

Et vous voilà revenu parmi nous, non seulement avec le prestige que donne l'universelle renommée, mais grandi par votre entrée dans une Compagnie qui depuis sa fondation n'a réuni dans son sein que des gloires de la France.

Invité officiellement par vos soins à votre réception sous la coupole, le président de l'Académie de Savoie a été le témoin ému d'une magnifique journée. Vous voyant acclamé par tout ce que la capitale compte de plus illustre, il a senti battre son cœur de compatriote et d'ami.

Qu'éprouviez-vous alors vous-même ? C'est ce que votre visage n'a point révélé, et cela est assez dans votre manière ; mais dès le soir même vous me parliez de votre réception à l'Académie de Savoie, témoignant ainsi une fois de plus de votre attachement profond à la terre natale.

Le Savoyard dans ses pérégrinations les plus lointaines ne perd jamais de vue le clocher de son village ; après fortune faite, il aime venir se reposer à son ombre.

Ainsi a fait votre héros Jacques de Savoie-Nemours qui,

après avoir brillé un peu trop peut-être à la cour des Valois et conquis enfin celle dont il avait porté les couleurs en maintes batailles, n'eut rien de plus pressé que de la conduire au pays de ses aïeux.

Ainsi vous avez fait, cher et grand Confrère, en venant offrir à votre province les prémices de votre jeune gloire.

Soyez donc le bienvenu. Avec un récipiendaire de votre qualité, je devrais prudemment m'en tenir à ces simples mots, car l'obligation que m'impose l'usage de parler après vous me semble assez redoutable.

En général, quand nous recevons un nouveau membre dans notre Compagnie, le président s'étudie à faire valoir ses titres ; tâche agréable s'il en fut, facile même ; car les titres, quand ils ne sont pas éclatants, ont toujours au moins le mérite d'être sérieux et scrupuleusement contrôlés. Il n'y a donc que plaisir à rappeler les uns, et à révéler ceux qui par leur nature spéciale échappent au contrôle du grand public ; mais aujourd'hui le cas est plus embarrassant. Ce n'est pas avec un exposé de titres que je pourrai me tirer d'affaire. Parler des vôtres équivaldrait à se promener avec une lanterne en plein jour.

Il en est pourtant qui, en dehors du prestige littéraire, peuvent dicter le choix d'une académie de province.

L'Académie Française vous a sacré grand écrivain : une telle auréole ne peut que remplir de fierté la Compagnie qui vous reçoit aujourd'hui ; mais dans une sphère plus restreinte, cette Compagnie prétend vous honorer aussi en saluant en vous le bon Savoyard, fidèle aux plus nobles traditions de la race, et qui, n'ayant jamais cessé d'exalter son pays, l'a fait aimer davantage.

Tel est bien, Monsieur, la signification du choix dont vous avez été l'objet.

Dans une Académie comme la nôtre, qui n'a ni à faire ni à consacrer les grandes réputations, les plus beaux talents ont peut-être moins de crédit que la façon dont ils sont exercés. En cela les brevets qu'elle décerne ne sont point à dédaigner, et je sais que vous en appréciez tout le prix.

Vous connaissez d'ailleurs assez vos compatriotes savoyards pour savoir qu'ils ne se laissent pas facilement éblouir. Jadis, quand un triomphateur faisait son entrée dans Rome, il était d'usage de faire suivre son char par un coureur qui ne cessait de lui crier : « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme ! »

J'ai toujours pensé que l'on faisait venir des allobroges pour remplir cette fonction, car c'est une chose à laquelle leurs descendants ont toujours marqué un certain plaisir.

Epris de réalités, aimant à juger par eux-mêmes, et tant soit peu iconoclastes, quand on leur présente une idole, ils

la retournent dans tous les sens, et s'amuse à en gratter la dorure pour savoir de quel bois elle est faite.

Vous ne me croiriez pas si je vous disais que cette profanation vous a toujours été épargnée. Elle eut d'ailleurs manqué à votre gloire.

Ce dont je puis vous assurer c'est que vous n'en avez jamais souffert : l'investigation la plus minutieuse n'a pu que mettre à jour un bois non seulement solide, et capable de résister aux morsures des termites et du temps, mais d'une essence rare, et qui a puisé sa sève au plus profond de votre sol natal.

Vous vous présentez donc, Monsieur, au milieu de nous avec un double avantage : pendant que vos écrits, traduits dans presque toutes les langues, propageaient votre nom dans le monde, ils lui révélaient en même temps des beautés encore inconnues de notre vieux pays : aussi la Savoie, en se félicitant de vous avoir donné le jour, est-elle heureuse surtout de reconnaître en vous un fils qui lui a toujours donné le meilleur de lui-même.

Elle sait aussi que si vous lui êtes fidèle, cette fidélité s'allie chez vous à une rare conscience d'écrivain.

Quand vous décrivez, et avec quelle richesse de couleurs, nos paysages alpestres nous savons qu'ils vous sont familiers. Nous parlez-vous de la montagne, vos guides nous diront que les arêtes les plus vertigineuses ne vous ont jamais fait sourciller. Quant au cours de la grande guerre votre plume s'anime pour nous raconter des batailles vos citations à l'ordre de l'armée nous apprennent que, sans que rien ne vous y obligeât, vous avez toujours tenu à en partager les périlleuses aventures, et quand enfin, dans des pages inoubliables, vous entreprenez la glorification du foyer domestique, qui de nous, l'ayant approché, ne se rappelle, sans une émotion respectueuse, celui autour duquel vous avez grandi.

Cette sincérité qui éclate dans votre œuvre et qui lui assure la durée, nous est un garant que chez vous la dignité personnelle est à la hauteur du mérite littéraire. Heureux l'écrivain dont on peut dire qu'il est l'homme de ses livres ! et vous êtes celui-là.

Dans un des plus célèbres romans d'Alphonse Daudet, son héroïne, témoin de l'étourdissante popularité de Numa Roumestan, ne peut s'empêcher de murmurer : « Joie de rue ; douleur de maison ! »

La maison ! n'est-ce point le titre symbolique d'un de vos plus beaux livres. N'est-ce point le terme qui résume, pour nous, les plus chers souvenirs du passé, les joies les plus saines de l'heure présente, et toutes les promesses de stabilité pour l'avenir des nôtres !

Combien, hélas ! en ont franchi pour toujours le seuil, qui auraient pu l'embellir, et qui se sont égarés dans les pays stériles et décevants des chimères !

Votre grand honneur à nos yeux est d'y être demeuré, et je crois être l'interprète de tous ceux qui sont venus vous applaudir aujourd'hui, en vous disant que si vous êtes, non pas joie de rue, le mot ne vous convient guère, mais joie de tous, vous êtes aussi et surtout la joie et la parure de la maison.

Vous le voyez, Monsieur, votre place est bien parmi ceux que l'on a appelé justement les mainteneurs des traditions provinciales. A l'Académie Française, où chaque fauteuil porte le nom de celui qui l'occupe, Jules Lemaître est votre ancêtre intellectuel ; dans notre Compagnie, où le fauteuil est anonyme, vous avez pour ancêtres tous ceux qui l'ont illustrée. Plusieurs ont été cités par vous, dont les noms se sont manifestés avec le plus d'éclat. Il en est d'autres dont le souvenir ne nous est pas moins cher et que j'ai regret de ne pouvoir rappeler, la liste en serait trop longue ; mais s'il vous prenait fantaisie de fouiller dans les archives de notre Académie, vous y verriez tout un défilé d'hommes remarquables dont la renommée n'a peut-être pas franchi les grands espaces, mais qui tous, historiens, savants, lettrés ou artistes, ont apporté leur pierre solide, parfois délicatement ouvragée, à l'édifice qui se construit lentement et en commun pour la glorification de notre pays de Savoie.

A côté, et pour vous, au-dessus de cette lignée à laquelle vous appartenez par adoption, il y a celle qui est vôtre par le sang.

Si un homme, comme l'a formulé Barrès, n'est que le prolongement de sa race, il me semble difficile de faire votre éloge sans rappeler ce que furent les vôtres. Votre piété filiale, j'en suis sûr, y trouvera plus de douceur que dans tout ce que je pourrai dire de vous.

On les a naturellement cherché dans vos livres, et certains se sont demandés si plusieurs de vos héros de roman n'étaient point des portraits de famille. Je n'en sais rien, et je ne me permettrais pas de vous le demander. Je constate seulement que vos personnages sont très vrais, que quelques-uns sont des modèles de grandeur morale, et qu'ainsi, pour peu qu'on ait connu ceux de qui vous tenez, la comparaison se fait d'elle-même.

Je m'en rapporte, sur ce sujet, à ce que vous nous dites de votre grand-père maternel. La page est trop savoureuse pour que je n'en fasse pas le meilleur morceau de ma réponse :

« C'était un joli vieillard, d'une extrême politesse et

« d'une exquise élégance. Ses cheveux frisés et tout blancs,
« comme poudrés, s'échappaient en mèches folles d'une
« petite calotte de velours noir ornée d'un gland de soie.
« Il était toujours complètement rasé, ce qui dégagait
« la grâce de la bouche, et ses traits pâles, qui parfois se
« fonçaient aux pommettes d'un léger afflux de sang,
« apparaissaient fins et délicats, presque féminins, sous la
« coquette chevelure blanche. Autour du cou, il enroulait
« un foulard à l'ancienne mode. Il avait des soins touchants
« pour ses habits, et chaque fois qu'il prisait, il s'évertuait
« ensuite à souffler de son souffle grêle sur le moindre grain
« de tabac égaré dans les plis de sa redingote qu'il appelait
« une « lévite ».

« Il fut doux à mon enfance. Il aimait la nature et il me
« la fit aimer.

« Un jour il me montra, d'une hauteur péniblement gravie,
« la plaine immense que tachaient les moissons de diverses
« couleurs. Une brise légère agitait nonchalamment les blés
« mûrs. Les forêts, dont l'été augmente le mystère, s'en-
« dormaient dans leur lourd feuillage. Et tout au fond nous
« distinguions les eaux bleues du lac souriant.

« — Regarde, petit ! Est-ce beau ? Eh bien ! tout ce
« que tu vois est à moi.

« — Vraiment, grand-père ?

« Je n'étais pas très convaincu. Mon grand-père ne réus-
« sissait jamais dans ses entreprises financières, où il intro-
« duisait de la poésie, et le petit homme que j'étais s'en
« doutait déjà.

« — Oui, reprit-il, tout cela est bien à moi : ces moissons
« dorées, ces vignes et ces hautes futaies, et ce lac aussi qui
« tremble d'aise au soleil. Le propriétaire a le droit d'user
« et d'abuser. Qui donc use et abuse plus que moi de cette
« beauté ?

« Et, dans un petit rire sournois, il ajouta, plutôt pour
« lui-même que pour son jeune compagnon qui pourtant
« s'en souvient :

« — Et l'on m'épargne la peine de m'occuper de mes
« propriétés.

« — Comme vous êtes riche, grand-père !

« Je regardais la plaine avec admiration. Il me considéra
« un instant, et, sans doute, il me jugea digne de son
« héritage, car il étendit la main et son geste fut presque
« solennel.

« — Je te donne tout ce que j'ai.

« Je battis des mains et j'embrassais le cher vieillard.
« Ainsi me furent véritablement légués le charme et la
« grâce de la terre. »

Initié au culte de la nature par votre aïeul, vous n'êtes

pas resté un contemplatif : des ascendants plus proches, en faisant l'éducation de votre volonté, vous ont révélé les joies supérieures d'une existence disciplinée, par le seul exemple de leurs vertus domestiques.

En même temps, ils vous donnaient celui des plus nobles sacrifices.

En 1870 votre père, dont le barreau de Savoie gardera longtemps encore le souvenir, et qui à cette date comptait déjà quatre enfants, n'hésita pas à quitter les douceurs de son foyer pour s'engager et faire jusqu'au bout campagne contre l'envahisseur, et la noble femme qui vous nourrissait alors, ne songea même pas, quelles que fussent ses angoisses, à détourner son mari de son héroïque résolution.

C'est à ces influences parallèles que nous devons l'homme qui est en vous et l'écrivain dont on ne peut le séparer.

Ces influences d'ailleurs n'ont pas été profitables qu'à vous seul : à vos côtés : un jeune général qui n'a pas été un des moindres artisans de la victoire, après avoir été celui le plus heureux peut-être de notre prépondérance en Grèce, des explorateurs ou techniciens qui se sont fait un nom dans les milieux scientifiques, une fille de charité dont les courriers d'extrême-orient nous ont raconté la vie héroïque et les émouvantes funérailles ; et au cours de la dernière guerre, deux héros de vingt ans dont l'un est revenu avec sept citations à l'ordre de l'armée, et l'autre est tombé glorieusement au Maroc, n'est-ce point là, Monsieur, une belle couronne pour vos nobles et chers disparus ?

Mais sont-ils disparus ? non. L'œuvre de la mort n'est complète que par l'oubli, contre lequel une telle descendance les protégera. Ils planent d'ailleurs sur votre œuvre et tant que cette œuvre vivra elle fera penser à ceux qui l'ont inspirée.

— Et maintenant parlerai-je de vos livres ?

Sur eux on a écrit des volumes et l'on sait que je n'emploie pas le mot au figuré. — Peu d'écrivains ont suscité autant de commentaires, moins encore ont réveillé de plus ardentes sympathies.

Lorsque le président Roosevelt vint à Paris pour la première fois, son hôte lui ayant demandé de lui désigner un convive en dehors des invités officiels, il lui donna votre nom qu'il ne connaissait alors que pour vous avoir lu.

A côté de ce témoignage du plus illustre apôtre de l'énergie américaine, et je pourrai en citer mille autres, il y a celui de vos confrères, et vous pensez sans peine que je ne me permettrai pas de vous apporter le mien après un Paul Bourget, un Doumic, un Louis Madelin, un André Beaunier, un Firmin Roz, et tant d'autres. Pour bien parler de vous il me faudrait relire la réponse que vous a faite Henry de

Régnier à l'Académie française; je me contenterai d'une lettre citée par lui, et qui, au lendemain de l'apparition des *Roquevillard*, vous a été adressée par le plus distant de nos grands écrivains modernes, « le Vicomte Melchior de Vogué ».

« — Vous nous avez donné, écrivait-il, le livre le plus « sain que l'on ait écrit depuis longtemps. Ce livre est une « bonne action. Je voudrais être le grand-maître de l'Uni- « versité pour faire mettre *Les Roquevillard* dans toutes les « bibliothèques de France, et je vous envie la fierté d'avoir « rendu à notre pays un de ces grands services qui réha- « bilitent le métier d'écrivain. »

Cette lettre, ajoute Henry de Régnier, fut votre première citation à l'ordre de l'armée littéraire.

Elle émane d'un chef; mais si vous voulez savoir ce que l'on pense de vous dans le rang, je pourrais vous raconter qu'il y a quelques jours, sur les banquettes du tramway qui va de Chambéry à mon village, je me trouvais avoir pour voisine une jeune campagnarde de solide apparence sous son accoutrement rustique, et fort jolie ma foi, ce qui n'est jamais pour déplaire, et ce qu'en fille d'Eve, elle ne pouvait ignorer. Mais en dépit des regards dont mes jeunes compagnons de route avaient cru devoir l'honorer, c'était, je crois, en ce moment le moindre de ses soucis, car elle paraissait plongée dans une lecture si passionnante, qu'il fallut la dernière secousse de l'arrêt final pour lui faire, et avec quel soupir de regret, détacher les yeux de son livre : c'était *Les Roquevillard*.

En passant devant elle pour sortir, je crus devoir la féliciter sur le choix de ses lectures, ce à quoi elle me répondit, toute émue encore de ce qu'elle venait de lire, qu'Henry Bordeaux était son auteur favori.

Quel est donc votre secret, Monsieur, pour avoir pu avec les mêmes pages enthousiasmer l'âme hautaine d'un Vogué, et faire battre du même coup le cœur d'une simple fille des champs !

Or, comme je songeais à cela, en gravissant le chemin qui me ramenait chez moi, j'en arrivais à conclure définitivement que le sens de la beauté n'est pas seulement, quoi qu'on en dise, le privilège de quelques initiés, que l'art dans son expression parfaite est presque toujours accessible à tous, et que par contre une œuvre, fût-elle brillante, on peut être sûr qu'elle n'est pas sincère, si, passant devant elle, la foule demeure indifférente.

Le plus subtil critique aura beau nous expliquer qu'elle est belle. La beauté ne s'explique pas. On la sent et on la voit, et le plus borné comme le plus intelligent a des yeux pour cela.

L'art qui ne s'adresse pas à tous n'est pas l'art véritable ;

c'est celui des impuissants, des abstracteurs de quintessence, des pâles éphèbes penchés sur leur Tour d'ivoire, des penseurs si profonds qu'ils ne se comprennent pas eux-mêmes, des cubistes ou futuristes de tout genre, de cette coterie bruyante enfin où s'égosillent tous les eunuques de la palette, de la plume et du ciseau.

Ce n'est point ainsi, Monsieur, que vous avez compris la mission que la Providence et vos talents vous ont imposée ; dès votre entrée dans l'armée littéraire, vous avez pris rang dans cette mâle phalange où vous ont précédé des maîtres illustres qui sont eux de tous les temps et de tous les lieux, et dont la voix trouvera toujours un écho dans les cœurs les plus simples comme dans les plus puissantes intelligences.

Et cela parce qu'ils ont puisé leurs enseignements aux sources éternelles de la vie, et que leur œuvre est simplement humaine.

Oui, je songeais à tout cela..., et au-dessus de tous, je voyais Molière lisant à une pauvre servante la pièce qui le lendemain devait être jouée devant le Roi Soleil !...



Le Gérant, GUÉLARD.

Chambéry. — Imprimeries Réunies, 3, rue Lamartine.





